

# LES DEUX GOSSES

## PREMIÈRE PARTIE

### CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit.

Carmen regarda Héléne et fut frappée de la pâleur de l'orpheline. Il lui sembla voir en outre dans les yeux ordinairement si limpides de Mlle de Penhoët un trouble singulier.

La sœur de Georges ressentit une vague inquiétude.

Elle reprit :

—Ma bonne Héléne, écoute-moi bien... Il ne s'agit plus maintenant d'un service que nous serions d'ailleurs heureux de te rendre...

—Parle, Carmen, je n'hésiterais pas à te donner satisfaction si tu ne me demandais une chose impossible.

—A la suite d'une contrariété dont je t'apprendrai la cause plus tard, ma mère a été prise d'inquiétants malaises... Le médecin ne nous a pas rassurés. Tu ne peux pas rester insensible devant mes angoisses, toi qui a poussé le dévouement filial jusqu'à l'héroïsme.

—Je n'ai fait que mon devoir, murmura Mlle de Penhoët.

—Je le ferais comme toi, dit Carmen, si mes soins suffisaient à la comtesse de Kerlor.

—Je ne comprends pas.

—Ma mère a contracté des habitudes qui ne sont pas les miennes... j'ai beau m'évertuer à changer mon caractère, à prévenir les moindres désirs de la chère femme, je n'y réussis pas... Je me montre gauche, maladroit, insupportable probablement... Tu me connais ; je suis trop turbulente... Il faut ta douceur, ta patience, ton calme pour que la comtesse retrouve promptement la santé... Tu vois bien que tu ne peux me refuser de venir accepter l'hospitalité que je t'offrirais hier, que je te supplie de ne pas repousser aujourd'hui.

Héléne répliqua :

—Je n'ai jamais vu madame de Kerlor ; rien ne prouve qu'elle serait aussi heureuse que toi de me voir auprès d'elle.

Carmen poursuivit, sans tenir compte de cette réponse :

—Nous nous sommes entendus avec mon frère ; nous avons parlé de toi à ma mère ; elle désire beaucoup te connaître... Décide-toi ma chère Héléne... Je te répète, que c'est nous qui serons tes obligés.

—Je ne peux pas ! je ne peux pas ! murmura la jeune fille.

—Alors, fit Carmen, tu me caches quelque chose.

Mlle de Kerlor regarda l'orpheline dans les yeux et continua :

—Je répéterai ce qu'a dit Georges, lorsqu'il t'a demandé ce que tu feras si nos rôles étaient intervertis... Si j'étais à ta place, je ne refuserais pas, moi... Si j'avais perdu ma mère, je voudrais être utile à la tienne.

—Tais-toi !

—Non, je ne me tairai pas, tant que tu ne m'auras pas appris la raison de ton refus... Car il y en a une que tu me caches, qui est un secret.

—Non... Je te jure... Je n'ai pas de secret...

—Pourquoi détournes-tu les yeux ? pourquoi trembles-tu ? pourquoi retiens-tu les paroles qui sont prêtes à jaillir de tes lèvres ?...

Mlle de Penhoët essaya de réagir et de cacher son trouble de plus en plus envahissant. Elle répliqua :

—Eh bien !... je vais partir.

—Où veux-tu aller ?

—Loin.

L'orpheline était haletante. Mlle de Kerlor, que son ardente amitié rendait clairvoyante, eut la prescience d'un malheur.

Malgré elle en quelque sorte, elle regarda dans la chambre.

Soudain son regard s'arrêta sur la cheminée ; le petit flacon que l'orpheline avait mal caché la frappa.

Carmen s'empara de la fiole et regarda la liqueur brune.

Héléne était défaillante.

—Malheureuse ! s'écria Mlle de Kerlor.

—Pitié ! gémit l'orpheline.

—C'était vrai !

—Je t'en supplie

—Tu voulais mourir !... Jure-moi, sur la mémoire de ton père et de ta mère, que ce n'est pas vrai !

Héléne se prit la tête à deux mains et ne put retenir ses sanglots. Elle ne se sentait pas la force de mentir.

Carmen était aussi pâle que son amie.

—Voyons ! parle... je t'en conjure... Héléne !... Tu n'as pas songé à... ?

—Eh bien ! oui ! soupira l'orpheline, je voulais me tuer... Je ne puis lutter plus longtemps.

—C'est horrible, dit Carmen hors d'elle-même ; mais cela n'a pas de nom... Comment ! Voilà tout ce que t'a suggéré ton orgueil ?... Tu veux te suicider, toi ! tu entres à peine dans la vie ! Toi dont j'admiraais la grandeur d'âme, tu as pensé à une telle bassesse ? Tu ne comprends donc pas dès lors que la fierté devient criminelle ?... Je suis venue à toi comme une sœur, persuadée que je réparerais les cruautés du sort dont tu as à te plaindre... Et tu refuses mon amitié, quand elle seule peut te sauver !... Tu préfères te réfugier dans la mort !... Tu ne crois donc plus en Dieu ? Regarde tes parents... Ils vont rougir de toi !

Héléne chancela comme si elle allait tomber ; Carmen la prit dans ses bras : l'orpheline inclina la tête sur l'épaule de sa compagne d'autrefois.

—Pardon ! pardon ! prononça Mlle de Penhoët d'une voix entrecoupée.

—Tu renonces à ton projet ? Tu me le promets ? Tu me le jures ?

—Oui !... Oui !...

Carmen, à son tour, ne put maîtriser son émotion ; elle pressa Héléne sur son cœur longuement, comme si elle voulait encore la défendre.

Après cette crise, Mlle de Penhoët se sentit transformée.

Non ! Dieu ne voulait pas qu'elle mourût ; sans cela, il eût pris la fille en même temps que la mère.

S'il avait envoyé Carmen au secours d'Héléne, juste au moment où l'orpheline allait succomber au désespoir, c'est qu'il entendait prouver une fois de plus que sa miséricorde était infinie et que nul n'avait le droit de douter de sa justice.

—Je vais tout dire, reprit Héléne, et tu comprendras pourquoi j'aspirais à la suprême délivrance.

Elle raconta fidèlement son histoire à Carmen et termina par le récit du vol qui la plongeait dans le dénûment le plus complet.

—Je m'explique, répondit Mlle de Kerlor, que ce dernier coup t'ait fait perdre la raison... Tout t'accablait à la fois... Mais il se peut que notre excellent notaire te fasse rentrer dans d'autres créances.

Mlle de Penhoët mit son amie au courant des négociations engagées au Mexique par le fils de maître Nerville.

—Eh bien ! s'écria Carmen, voilà qui doit calmer tes derniers scrupules... Rien ne prouve que dans quelque temps, tu ne seras pas redevenue riche... Tu n'as plus le droit de refuser d'attendre à Kerlor la solution de cette affaire.

—Puisque tu le veux...

—Mais certainement je le veux... J'ai juré à mon frère que je te ramènerais...

—Ta mère consentira-t-elle... ?

—Elle t'attend !

Carmen n'avait pas à faire part à Héléne de la lutte soutenue par le frère et la sœur pour vaincre la résistance de la maman.

La comtesse avait fini par céder.

De très bonne grâce, elle avait rendu les armes, déclarant loyalement qu'elle ne demandait qu'à partager la sympathie de ses enfants.

Pour cela, il fallait que madame de Kerlor vit l'orpheline ; elle désirait même que ce fût sans retard, promettant de racheter ses préventions en prodiguant à Mlle de Penhoët toute l'estime qu'elle semblait mériter.

On comprend que le frère et la sœur n'en avaient pas demandé davantage.

L'orpheline n'avait plus de volonté ; elle était décidée à faire tout ce qu'exigerait Carmen ; elle se laisserait diriger au gré de son amie, qui venait d'intervenir si providentiellement.

Cependant, mademoiselle de Penhoët murmura :

—Je ne puis abandonner si précipitamment cet asile...

Carmen se hâta de répliquer :

—Nous enverrons de Kerlor déménager tout ton mobilier...

Héléne présenta une dernière objection :

—Il ne m'est pas possible de quitter Recouvrance sans rendre visite à Mme Nerville

—Tu as raison, approuva Mlle de Kerlor, aussi la voiture va-t-elle nous conduire d'abord à l'étude du cours d'Ajot.

L'orpheline eut un geste exquis d'abandon ; elle subissait complètement la douce violence de Mlle de Kerlor.

—Allons ! reprit Carmen en frappant dans ses mains, faisons vite